

« Par réaction à une fausse tradition, à des mises en scène de patronage, un nouveau courant est venu d'Allemagne et s'est malheureusement répandu en Europe. Des Traviata à bicyclette, une Tosca en bikini, des Mozart « dépoussiérés » ont envahi la scène. Pour ce faire un nom, des metteurs en scène ont calqué leurs obsessions sexuelles sur des chefs-d'œuvre.

On nous a menti en prétendant qu'il fallait intéresser les jeunes à l'opéra. Mais les jeunes ni ne sont pas si bêtes. Ils veulent la vérité du théâtre. Or Fidelio dans un camp de concentration au Don Carlos dans un bordel ou une pissotière, ce n'est pas la vérité. C'est la mode. Et les critiques se sont faits piéger : ils ont écrit des pages entières pour décrire la mise en scène, à discuter, expliquer en terminant leur article sur trois lignes pour dire que le chef d'orchestre n'était pas mal, que la soprano avait des aigus comme ci comme ça ou la basse des graves comme ça.

Ces metteurs en scène, on devrait les mettre en prison. Vous trouvez que j'exagère ? Que se passerait-il si l'on barbouillait un Tintoret ou si l'on recouvrait Notre-Dame de graffitis ? Dénaturer un chef-d'œuvre est un crime. Que ces metteurs en scène s'occupent d'art contemporain, qu'ils fassent leurs propres si installations ... mais qu'ils cessent de polluer l'histoire de l'art. Rabaisser Mozart à une simple histoire du coucherie, c'est la profanation. Quelquefois, ces tristes sires, ces faux intellectuels ces faux artistes ne se contentent pas de travestir la Joconde en Che, ils changent la musique ! Je me souviens d'un Così fan tutte à Madrid où l'on avait remplacé le chœur « Bella Vita Militar » par l'Internationale. Comment le chef d'orchestre a-t-il pu tolérer cela ? Je suis sorti en colère, après l'entracte, en hurlant que c'était « una mierda ». La presse espagnole a relaté l'incident sans prendre parti. Comme un critique peut-il avoir aussi peu d'exigences ? Maria Callas aurait-elle toléré cela ? Non, elle aurait dévoré le théâtre tout cru !

... À Clermont-Ferrand, j'ai préparé les chanteurs en vue d'un Don Giovanni mais je suis entré en conflit avec le metteur en scène. Il avait eu l'idée « géniale » de transformer Donna Elvira en nymphomane. Dans l'air du Catalogue, apprenant toutes les conquêtes de l'homme qu'elle épousait, elle se traînait par terre en se touchant les seins et le sexe. Mais comment peut-on avoir des idées aussi stupides ! Elvire est une grande dame de Castille de la plus haute noblesse qui par retrouver son mari à Séville parce qu'elle est amoureuse, abandonnée et désespérée ! Quelle drôle de vision de la femme ! Ont-ils si peur des femmes tous ces metteurs en scène obsédés par le sexe et probablement frustrés ? Qu'ils aillent assouvir leurs fantasmes dans les lupanars et qu'ils laissent Mozart en paix ! »

Teresa Berganza, *Un monde habité par le chant*, pages 108 à 110.